

# LA RELIGION DU TEMPS

## ET LA RELIGION DE L'ÉTERNITÉ.

Cherchez premièrement le royaume  
des cieux et sa justice , et toutes les  
autres choses vous seront données par-  
dessus.

(Matt. VI. 33.)

Parmi les personnes ici présentes il n'en est pas une seule , j'ose le penser, qui méconnaisse l'utilité de la religion. Vous reconnaissez tous que la religion — et par religion j'entends le christianisme — est un des biens les plus précieux dont un peuple puisse jouir ; vous croyez qu'il n'est pas de plus grand malheur que d'en être privé ; vous voudriez pouvoir effacer de l'histoire de notre patrie ces jours néfastes où la nation , par la voix de représentants indignes ,

fit profession officielle d'incrédulité. Vous professez tous pour la religion un respect profond, un attachement inviolable, et nous n'avons nulle raison de croire que cette profession ne soit pas sincère.

Mais si vous reconnaissez tous en principe que la religion est utile, la plupart d'entre vous, nous le craignons, en méconnaissent la véritable et principale utilité. Vous cherchez les résultats bienfaisants de la religion non dans la vie à venir, mais dans la vie présente; non dans l'éternité, mais dans le temps; non dans le ciel, mais sur la terre. Ce n'est point parce qu'elle enseigne le moyen d'être sauvé que vous tenez à la religion; ce n'est pas le point de vue du salut, le point de vue éternel qui vous préoccupe dans le christianisme; vous laissez volontiers dans l'ombre la pensée de l'éternité, pour vous attacher exclusivement aux heureux effets que la religion produit dans la vie présente.

Vous tenez à la religion, par exemple, parce qu'elle est un ressort précieux dans l'éducation. Il faut l'enseigner aux enfants, pensez-vous, parce qu'elle est le plus sûr moyen d'agir sur leur caractère, de maîtriser leurs passions, de leur faire remplir exactement tous leurs devoirs. L'expérience prouve que les enfants qui ont le plus de piété sont aussi les plus dociles, les moins égoïstes, les plus laborieux, les plus rangés dans leur conduite. Comment ne pas tenir à une religion qui produit de tels résultats ?

Vous tenez encore à la religion parce qu'elle est une garantie d'ordre social. Il faut la prêcher au peuple, pensez-vous, pour que chacun apprenne à être content de son état, pour que le pauvre ne porte pas envie au riche, pour que le riche fasse part de ses biens au pauvre, pour que les propriétés soient respectées, pour que l'émeute ne gronde pas dans nos rues, pour que les différentes classes de la société soient rapprochées par le lien de la charité, et que tous les hommes apprennent à se considérer comme une famille de frères.

Vous tenez encore à la religion parce qu'elle est un moyen de civilisation. C'est l'influence du christianisme qui a rendu les mœurs plus douces, aboli l'esclavage, relevé la femme au rang de compagne de l'homme, remplacé les gouvernements tyranniques par des institutions libérales; c'est celle qui a ouvert des écoles pour le peuple, fondé des hôpitaux et des établissements de charité; c'est elle qui de nos jours encore transforme des hordes sauvages et cannibales en nations régulières, organisées par de sages lois, et jouissant de tous les bienfaits de la civilisation. Comment ne pas tenir à une religion qui a répandu et répand encore sur la terre de si grands bienfaits?

C'est en vue de résultats de ce genre, et uniquement en vue de ceux-là, nous le craignons, que vous tenez à la religion. Pour vous convaincre à quel point cette observation est fondée, rappelez-vous

quel rôle joue la religion dans vos conversations. Il est rare, je le sais, qu'elle fasse le sujet de vos entretiens ; mais pourtant cela vous arrive quelquefois. Eh bien, quand il vous arrive par hasard de parler de religion en société, sous quel point de vue en parlez-vous ? Est-ce sous le point de vue de l'éternité ? est-ce du salut des âmes que vous vous entretenez ? discutez-vous ensemble des moyens de triompher des obstacles qui s'opposent à votre salut, et de vous assurer une place dans le ciel ? Il est presque ridicule de faire une pareille question, tant la réponse est évidente et se présente d'elle-même. Non, mille fois non. Les bienfaits temporels de la religion figurent seuls dans vos entretiens. Vous parlerez de son influence sociale, civilisatrice, moralisante ; vous en parlerez relativement aux écoles, aux institutions de charité, à l'ordre extérieur de l'église ; quant au salut des âmes il n'en sera pas question : c'est là un de ces sujets bons pour un prédicateur en chaire et en robe, mais qui seraient malvenus dans une société. L'homme qui dans un salon s'aviserait de parler du ciel, de l'enfer, du salut des âmes, semblerait par cela seul un être singulier et ridicule : on le traiterait de fanatique, ou tout au moins de tête faible ; il se ferait montrer au doigt comme une espèce de sauvage, étranger au ton de la bonne société ; sa parole malencontreuse jurerait comme un ton faux dans la conversation, et il ne serait pas plus compris

de ceux qui l'entourent que s'il parlait une langue étrangère.

Voulez-vous encore une preuve de la vérité de notre observation ? Examinez quels sont les vrais motifs qui vous ont amenés aujourd'hui dans ce temple. Il semble que si jamais vous devez être préoccupés du point de vue éternel de la religion, c'est dans un pareil moment, lorsque vous êtes réunis dans la maison de Dieu pour entendre expliquer sa Parole et pour le prier. Mais en est-il réellement ainsi ? est-ce bien le désir de votre salut qui vous a conduits dans ce temple ? en est-il beaucoup parmi vous qui avant de s'y rendre et en y entrant se soient placés réellement, sérieusement, en présence de la pensée de l'éternité ? en est-il beaucoup qui dans ce moment même se placent réellement, sérieusement en présence de la pensée de l'éternité ? Nous ne le pensons pas. Il y a des exceptions, je le sais, surtout parmi les femmes ; mais je parle de la généralité, et je m'adresse particulièrement aux hommes. En m'adressant à la généralité des hommes qui m'écoutent, je ne crains pas de leur dire : non, ce n'est pas le désir de votre salut qui vous a conduits dans ce temple ; non, ce n'est pas la pensée de l'éternité que vous y avez apportée. Vous y venez, pour la plupart, conduits uniquement par des considérations temporelles. Vous y venez, les uns, pour donner un bon exemple à votre famille et à l'église ; d'autres, parce que la

journée du dimanche vous semblerait mal commencée si elle ne s'ouvrait point par le culte divin ; d'autres, par habitude, pour faire comme ont fait vos pères ; d'autres, par curiosité, pour voir quel sera le sujet du sermon nouveau ; d'autres peut-être par des motifs moins spirituels encore. Quant au salut éternel de votre âme, vous n'en avez nul souci. Et si votre salut ne vous inquiète pas, ce n'est pas que ce soit pour vous une affaire déjà réglée, que vous ayez déjà examiné et résolu d'une manière satisfaisante cette grave question : non, c'est que vous n'y pensez pas ; c'est qu'il y a là un ordre de considérations qui vous est complètement étranger ; c'est que, tout en attachant du prix à la religion, vous ne songez qu'aux avantages temporels qu'elle procure à l'humanité.

Voilà le fait exposé dans toute sa vérité, et, j'ose le dire, sans exagération. Vous reconnaissez que la religion est utile, mais vous ne cherchez son utilité que dans ce monde et dans cette vie. Je ne pense pas que vous puissiez démentir cette assertion claire et simple. En théorie peut-être vous voyez bien dans le christianisme autre chose qu'un moyen de civiliser et de moraliser les hommes ; mais en pratique et en réalité, vous réduisez à cela le rôle qu'il est appelé à jouer dans le monde. Je ne vous fais pas de reproche à cet égard : jusqu'ici je n'en aurais pas le droit, car il n'est pas prouvé que vous ayez tort d'en agir ainsi. Mais je me propose d'examiner avec vous si vous avez

tort ou raison ; si cette manière d'envisager la religion est raisonnable et conforme à vos véritables intérêts. Discutons la question tranquillement, froidement s'il est possible ; non d'après les idées reçues dans le monde ou dans l'église, mais d'après les principes immuables de la vérité : ne nous laissons pas éblouir par de fausses lueurs ; ne nous payons pas de mots, rejetons tout préjugé d'enfance et d'éducation, et cherchons en philosophes quelle est la place que la religion doit raisonnablement tenir dans notre existence.

Si pour décider cette question nous voulions nous en rapporter à l'Écriture, le débat ne serait pas long. Il est évident que le point de vue qui domine d'un bout à l'autre de l'évangile est le point de vue de l'éternité : le but qu'il a constamment en vue n'est pas d'enseigner aux hommes le moyen d'être heureux dans ce monde, mais bien de leur apprendre ce qu'ils ont à faire pour être sauvés. Le Sauveur déclare lui-même que « son règne n'est pas de ce monde. » Ce ne sont pas des bienfaits temporels qu'il promet à ses disciples : c'est vers le monde à venir qu'il dirige constamment leurs pensées et leurs espérances. Il veut qu'ils se considèrent ici-bas comme des étrangers et des voyageurs, qui cherchent leur patrie dans l'avenir et dans le ciel ; qu'ils usent de ce monde « comme n'en usant pas ; » qu'ils soient en attendant la mort

comme des serviteurs vigilants qui attendent constamment le retour de leur maître ; que le centre de leurs affections, de leurs désirs, de leurs pensées, de leur vie entière soit en dehors de ce monde et du temps. « Travaillez pour avoir, non la nourriture qui périt, mais celle qui demeure jusque dans la vie éternelle. » « Une seule chose est nécessaire. » « Que servirait-il à un homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme ? » « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où les vers et la rouille détruisent, et où les voleurs forcent et dérobent. Mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où les vers ni la rouille ne détruisent rien, et où les voleurs ne forcent et ne dérobent pas<sup>1</sup>. »

Les disciples ont marché sur les traces du maître, et dans les écrits des apôtres le point de vue dominant, celui auquel ils rapportent la religion tout entière, c'est encore celui de l'éternité. Ce n'est pas une théorie sociale, un système de civilisation qu'ils annoncent : c'est un moyen de salut. Leur but n'est pas de moraliser les hommes pour cette vie, mais de les sanctifier pour l'éternité ; ce n'est pas le bonheur dans ce monde qu'ils offrent à ceux qui les écoutent, c'est la félicité éternelle. « Cherchez, leur disent-ils, les choses qui sont en haut, où Christ est assis à la droite de Dieu. Attachez-vous aux choses qui sont en haut,

<sup>1</sup> Jean VI. 27 ; Luc X. 42 ; Mat. XVI. 26 ; VI. 19, 20.

et non point à celles qui sont sur la terre. Car vous êtes morts au monde, et votre vie est cachée avec Christ en Dieu. » « Notre bourgeoisie est dans les cieux. » « Nous n'avons point ici-bas de cité permanente, mais nous cherchons celle qui est à venir. » « Notre désir tend à déloger pour être avec Christ, ce qui nous est beaucoup meilleur. » « Quand Christ, qui est notre vie, paraîtra, alors nous paraîtrons aussi avec lui dans la gloire<sup>1</sup>. »

Voilà quel est le langage de l'évangile, voilà quel est son point de vue invariable. Quant aux bienfaits temporels qu'il répand sur la terre, jamais il n'en parle directement, expressément ; jamais il ne se présente au nom de ces bienfaits-là : il se contente de les donner à ceux qui le reçoivent, sans faire bruit de son présent : c'est comme un présent de surrogation, une gratification magnifique qu'il donne par-dessus le marché à ceux qui acceptent le don de la vie éternelle, suivant cette belle parole de Montesquieu : « Chose admirable ! la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. » Sans doute, partout où s'établit l'évangile il apporte avec lui les plus admirables résultats temporels ; mais ces résultats il les produit d'une manière latente, indirecte, sans les avoir cherchés ni promis. Oui, par-

<sup>1</sup> Col. III. 4-3 ; Phil. III. 20 ; Hébr. XII. 44 ; Phil. I. 23 ; Col. III. 4.

tout où s'établit l'évangile, l'esclavage, cet horrible trafic de chair et de sang humains finit par disparaître ; mais jamais Jésus ni les apôtres ne prêchèrent directement l'affranchissement des esclaves : ils se bornent à enseigner que les maîtres et leurs serviteurs sont égaux devant Dieu , et qu'ils sont appelés au même salut. Oui , partout où s'établit l'évangile , la femme dégradée reprend le rang qui lui appartient comme compagne de l'homme ; mais jamais Jésus ni les apôtres ne prêchèrent directement l'émancipation de la femme : ils se bornent à enseigner que l'âme de la femme n'est pas moins précieuse devant Dieu que celle de l'homme , et qu'elle est appelée à hériter comme lui la grâce de la vie éternelle. Oui , partout où s'établit l'évangile , les gouvernements despotiques font place tôt ou tard à des institutions libérales ; mais jamais Jésus ni les apôtres ne prêchèrent directement la liberté civile : ils se bornent à établir la dignité de l'âme humaine, à montrer que devant Dieu et au point de vue de l'éternité tous les hommes sont égaux , princes et sujets, gouvernants et gouvernés. Il résulte naturellement de ce principe de l'égalité des âmes que le prince n'a pas le droit de disposer arbitrairement de son sujet , ni le mari de sa femme, ni le maître de son serviteur ; mais les écrivains sacrés ne tirent pas eux-mêmes ces conséquences , de peur que , préoccupé de ces résultats temporels , on n'oublie qu'ils ont en vue avant tout la vie à venir

et le salut. Oui, partout où s'établit l'évangile, les lumières se répandent, les mœurs s'adoucissent et s'épurent, la charité devient une vertu sociale, des établissements de bienfaisance publique sont fondés, on ouvre des écoles pour les enfants pauvres, l'éducation est dirigée d'après des principes sûrs et éclairés ; mais jamais Jésus ni les apôtres ne prêchèrent directement ces bienfaits nationaux et temporels ; jamais ils ne prononcèrent le mot de progrès social, jamais ils ne donnèrent un système d'éducation : ces heureux effets sont la conséquence indirecte et imprévue de principes tous relatifs à la vie à venir. Les propagateurs de l'évangile semblent n'avoir en vue que la vie à venir : ils ne veulent que sauver les âmes : c'est là le grand but qu'ils ont toujours présent à la pensée, et auprès de ce but suprême tout le reste n'est rien à leurs yeux ; pour y parvenir ils sacrifieraient sans hésiter la vie présente et tout ce qui peut la rendre heureuse : ils estiment le salut d'une seule âme plus précieux que la possession du monde entier.

Si donc la question qui nous occupe devait être décidée par l'Écriture, elle serait déjà résolue. D'après l'Écriture, l'essentiel dans la religion est évidemment son point de vue spirituel, éternel, le point de vue du salut des âmes : les résultats temporels ne viennent qu'en sous-ordre et sur le second plan.

Mais nous ne nous flattons pas que l'autorité de la bible suffise pour vous persuader. La bible n'est malheureusement pas la règle de votre conduite et de vos opinions : vos cœurs et vos esprits ne sont pas encore captifs sous l'obéissance de la Parole de Dieu. Il faut donc que nous cherchions d'autres considérations pour vous convaincre ; que nous puissions nos arguments dans un ordre de pensées qui vous soit plus familier et que vous compreniez mieux.

Et d'abord, essayons de nous placer entièrement sur votre terrain, à votre point de vue : supposons, pour un moment, que ces résultats temporels que vous estimez tant dans le christianisme soient en effet les seuls vraiment désirables : n'ayons d'autre but que de nous procurer ces avantages temporels, et ne tenons nul compte du salut : même à considérer la chose ainsi, mes chers frères, il serait encore nécessaire de s'attacher au point de vue spirituel et éternel de la religion. Car vous n'obtiendrez pas ces résultats temporels auxquels vous mettez tant de prix, si vous ne prenez pas la religion au sérieux, si vous ne cherchez pas avant tout le royaume des cieux et sa justice. Si le christianisme accorde libéralement ses faveurs temporelles à ceux qui ne les cherchent pas en première ligne, il les refuse obstinément à ceux qui bornent à ces bienfaits là leurs pensées et leurs désirs. Si vous bannissez du christianisme la pensée de l'éternité, vous le destituez par là même de toute

sa puissance morale pour faire du bien dans le monde.

Vous voulez de la religion, dites-vous, comme moyen d'éducation : vous pensez qu'elle est nécessaire pour agir efficacement sur le cœur de vos enfants, pour triompher de leurs passions, pour les porter avec énergie à l'accomplissement de leurs devoirs. Mais pourquoi la religion aura-t-elle cette puissance sur le cœur de vos enfants ? C'est parce qu'elle leur offre, pour les engager à l'accomplissement du devoir, un mobile qui est en dehors de ce monde et de cette vie. Mais pour qu'elle leur offre en effet un tel mobile, il est nécessaire qu'ils la prennent au sérieux, qu'ils s'appliquent réellement ce qu'elle enseigne relativement à la vie à venir et au salut. Or ne voyez-vous pas que si vous ne prenez pas vous-mêmes la religion au sérieux, elle perdra par là même toute son efficacité sur vos enfants ? pensez-vous qu'ils ne sauront pas discerner qu'au fond vous ne croyez pas les choses que vous leur faites enseigner, et qu'ils n'imiteront pas votre exemple ? Ah ! si vous voulez que vos enfants croient les vérités de la religion, soyez les premiers à les croire vous-mêmes ; si vous voulez qu'ils placent le mobile qui les fait agir en dehors de ce monde, ne le placez pas vous-mêmes dans les intérêts d'ici-bas ; si vous voulez qu'ils prennent les dogmes chrétiens pour règle de leurs opinions et de leur conduite, ne leur donnez pas l'exemple de les mépriser !

Vous voulez de la religion, dites-vous encore , parce qu'elle répandra dans la société le dévouement et la charité ; parce qu'elle en bannira l'égoïsme et l'intérêt personnel ; parce qu'elle rendra chacun satisfait de son état ; parce qu'elle apprendra au pauvre à aimer le riche , au riche à secourir le pauvre ; parce qu'elle créera des établissements de charité , parce qu'elle fera de tous les hommes une famille de frères. Mais n'espérez pas que la religion produise ces heureux effets si vous en bannissez la pensée de l'éternité. Il faut la pensée de l'éternité pour enfanter le dévouement. Il faut que l'éternité soit dans la balance pour opposer un contre-poids suffisant à l'égoïsme et à l'intérêt personnel. C'est à la pensée de l'éternité que sont dûs tous les plus nobles dévouements qu'on admire dans le monde. C'est la pensée de l'éternité qui inspire ces femmes qu'on voit renoncer à toutes les douceurs de la vie et quelquefois aux richesses de ce monde , pour se consacrer aux fonctions les plus rebutantes qu'exige le soin des malades. C'est la pensée de l'éternité qui inspire ces hommes qui disent adieu pour toujours à leur famille et à leur patrie , pour s'en aller au-delà des mers et à travers mille dangers porter aux peuples païens tout à la fois la civilisation et le salut. C'est la pensée de l'éternité qui inspirait un Vincent de Paule , un Fénelon , un Oberlin , un Wilberforce , un Howard , et tant d'autres hommes qui furent les bienfaiteurs temporels de l'hu-

manité en même temps qu'ils s'efforçaient de sauver les âmes. Il faut un mobile infini pour produire un dévouement sans limite. Placez les hommes en présence de l'éternité, et vous obtiendrez des résultats généreux, vastes, magnifiques. Rapetissez au contraire le point de vue que vous leur présentez, bornez ce point de vue au temps et à la terre, et vous restreindrez à proportion leur dévouement : vous donnerez prise sur leurs cœurs aux froids calculs de l'égoïsme ; et les plus généreuses théories seront impuissantes, par cela seul qu'elles ne s'appuient pas sur l'éternité. Et il ne faut pas chercher bien loin, mes frères, pour trouver des exemples qui attestent la vérité de cette assertion. Il est des hommes de nos jours qui se sont chargés de mettre devant nos yeux la vanité et l'impuissance d'une religion sans éternité. Il est des hommes qui ont voulu dépouiller le christianisme de son point de vue éternel, faire descendre le ciel sur la terre, placer la terre promise dans ce monde, et réduire la mission de Jésus à une mission de progrès social. Ces hommes avaient à la bouche les plus magnifiques promesses ; ils se présentaient escortés des plus pompeuses théories : à les entendre, la société allait sortir des langes d'une trop longue enfance ; l'égalité de tous les hommes allait devenir non plus seulement un droit mais un fait ; il n'y aurait plus de princes et de sujets, plus de riches et de pauvres ; la communauté des biens ne serait plus une

utopie, et l'ère d'un perfectionnement indéfini allait commencer pour l'humanité régénérée par leurs doctrines. Mais à quoi ont-elles abouti ces magnifiques théories ? comment avez-vous tenu vos promesses, socialistes et humanitaires, disciples de Saint-Simon et de Fourier ? montrez-nous les cœurs que vous avez changés, les égoïsmes que vous avez réprimés, les réconciliations que vous avez opérées !... Insensés ! qui vouliez être plus sages que Jésus, qui prétendiez perfectionner le christianisme en le réduisant à l'état d'une théorie sociale, c'est bien à vous qu'on peut appliquer la parole de l'apôtre : « se disant sages, ils sont devenus fous ! » Le bon sens public a déjà fait justice de vos rêves absurdes : au lieu de cette régénération sociale que vous vous promettiez, vous n'avez recueilli que le dédain et la risée. Déjà on n'entend plus même prononcer le nom de ces Saint-Simoniens qui naguère faisaient tant de bruit dans le monde ; et les Fourriéristes, leurs successeurs, ne parviennent pas même à fixer l'attention publique. Tant il est vrai qu'une religion sans éternité est une religion sans puissance, et qu'il faut chercher premièrement le royaume des cieux et sa justice, pour que tout le reste nous soit donné par-dessus.

Mais quoi ! n'aurions-nous pas d'autres arguments à faire valoir auprès de vous que des considérations temporelles ? est-ce au nom d'avantages temporels

seulement que nous vous appellerons à chercher avant tout le royaume des cieux ? Quel est donc l'auditoire que j'ai devant moi ? est-ce à des créatures immortelles que je m'adresse, ou à des êtres pour qui tout finit à la mort ? Si je parle à des êtres immortels ; s'il est vrai qu'une autre existence vous attend après celle-ci ; si l'emploi que vous aurez fait du temps qui vous est donné ici-bas doit décider ou de votre bonheur ou de votre malheur éternel, — alors je ne connais pas de folie égale à votre folie, quand vous négligez dans la religion le point de vue éternel, le point de vue du salut, pour ne voir que les biens qu'elle peut procurer à l'homme dans cette vie. Est-il besoin de vous montrer qu'il y a la contradiction la plus monstrueuse entre une telle conduite et une telle destination ? Quoi ! vous avez une âme immortelle, une âme qui doit voir se dérouler devant elle, sans changer jamais, les périodes sans fin de l'éternité, et vous ne voyez pas que la chose la plus importante pour vous, la seule chose nécessaire au monde, c'est de vous assurer du salut de cette âme ! vous ne voyez pas que vous devriez négliger tout le reste et le jeter au vent plutôt que de négliger cette seule chose, et que tous les avantages ou tous les malheurs de cette vie ne sont rien auprès de la perte ou du salut de votre âme ! vous ne voyez pas qu'il ne vous servirait de rien de gagner le monde entier si vous veniez à perdre votre âme, et que ce qui doit vous

préoccuper avant tout dans la religion, ce sont les moyens qu'elle vous indique pour sauver votre âme ! Quoi ! la vie présente n'est qu'un point dans votre existence , et vous bornez toute votre sollicitude à concentrer le plus de bonheur possible dans cette vie d'un moment ; vous réservez tous vos soins pour vous arranger le plus commodément possible dans cette chambre d'auberge où vous n'avez qu'une nuit à passer, et vous n'avez pas une pensée pour ce jour qui déjà se lève à votre horizon , où il faudra poursuivre votre voyage vers vos destinées éternelles ! Je ne veux pas , je le répète , vous éblouir par de vaines déclamations : je veux raisonner avec vous tranquillement, de sang-froid , comme s'il ne s'agissait pas de votre avenir éternel. Vous estimeriez insensé l'homme qui donnerait de l'argent pour du cuivre , ou de l'or pour de l'argent : que faudra-t-il donc penser de vous , qui sacrifiez sans hésiter ce qui est impérissable à ce qui est passager, l'éternité au temps, le ciel à la terre ? Est-ce là , je vous le demande à vous-mêmes , de la sagesse ou de la folie ? est-ce agir dans vos intérêts , ou contre vos intérêts ?

On ne saurait imaginer que deux suppositions dans lesquelles votre conduite pourrait n'être pas déraisonnable. La première serait que vous fussiez matérialistes. Si vous croyez que tout finit à la mort ; si vous ne voyez rien au-delà du tombeau ; si vous n'espérez pas d'autre bonheur que celui de la terre ; si

vous ne connaissez pas d'autre avenir que l'avenir politique des sociétés, — alors vous agissez d'une manière conséquente et raisonnable en ne cherchant dans la religion que les avantages temporels qu'elle peut procurer. Mais une telle supposition nous ne pouvons l'admettre : ce serait vous faire injure. Il n'est pas un seul d'entre vous, même parmi les plus indifférents, qui ne repousse avec horreur l'idée qu'il pourrait mourir comme meurt la brute, et que ses facultés, ses désirs, ses espérances, ses affections, que tout cela pourrait aller s'éteindre pour jamais dans la poussière du tombeau. Tous sans exception, n'est-il pas vrai, vous proclamez que vous attendez une autre existence après celle-ci ; qu'il y a quelque chose en vous qui vivra encore après que le ciel et la terre auront passé ; que cette vie, qui ne satisfait pleinement ni votre désir de connaître, ni votre besoin d'aimer, ni votre soif de bonheur, que cette vie si courte et si imparfaite ne peut pas remplir votre haute destination !

Votre conduite pourrait encore n'être pas déraisonnable, si vous aviez déjà examiné et résolu la question de votre salut. Si vous pouviez répondre que vous avez sondé sérieusement cette grave question, et que c'est après vous être assurés une fois pour toutes que vous serez sauvés que vous jugez inutile de vous en préoccuper encore, on pourrait concevoir alors que vous borniez votre sollicitude

à concentrer dans la vie présente la plus grande somme possible de bonheur. Mais ici encore nous sommes forcés de repousser cette supposition. Non, mes frères, et nous en appelons à vos consciences, jamais vous ne vous êtes placés réellement, sérieusement, en présence de cette alternative inévitable : serai-je sauvé ? serai-je perdu ? Jamais vous n'avez cherché avec quelque sollicitude une réponse à cette question ; jamais vous ne vous en êtes inquiétés, jamais vous ne l'avez prise au sérieux ; et peut-être en ce moment même, où nous nous efforçons de la faire entrer dans vos consciences, vous ne la prenez pas au sérieux ! peut-être en ce moment même elle ne se présente pas à vous comme une réalité, et votre pensée erre avec distraction sur d'autres objets ! peut-être en ce moment même vous pensez à vos intérêts terrestres, à vos projets pour l'avenir, à vos affaires de la semaine, à vos amusements de ce soir, à tout enfin excepté à votre salut ! Est-ce là, je le demande encore, de la sagesse ou de la folie ? est-ce agir dans votre intérêt ou contre votre intérêt ?..... Et c'est vous, vous qui sacrifiez, *le sachant et le voulant*, l'impérissable au passager, l'âme au corps, l'éternité au temps, le ciel à la terre, — c'est vous qui accusez peut-être de folie ceux qui prennent la religion au sérieux, qui veulent la mêler à toute leur existence, qui cherchent et trouvent le salut au pied de la croix de Jésus-Christ !

Après cela , mes bien-aimés frères , que vous dirions-nous encore ? quoi que nous puissions dire , nos paroles nous sembleraient trop faibles , elles rendraient trop mal ce que nous éprouvons. Nous ne pouvons que vous laisser à vos propres réflexions. Nous ne pouvons que vous conjurer , au nom du désir sincère que nous avons de votre bonheur éternel , de prendre enfin la religion au sérieux ; de vous souvenir enfin que les objets de la foi , pour être invisibles et à venir , n'en sont pas moins des réalités ; que la vie à venir , le jugement , le salut , le ciel , l'enfer , tout cela sont des faits , des faits historiques , des faits qui se trouveront vrais un jour comme il est vrai que le soleil nous éclaire , et que nous sommes réunis dans ce temple. Ah ! laissez , laissez-là pour un moment le monde et toutes ses préoccupations ; transportez-vous dans ces scènes de l'avenir. dont quatre jours seulement vous séparent ; rendez cet avenir présent par la puissance de la foi : voyez le juge du monde prenant place sur son trône de justice et de gloire ; contemplez tous les hommes assemblés devant lui comme un seul homme ; suivez-les quand le juge les compte et les sépare comme un berger les brebis et les boucs de son troupeau ; prenez place vous-même ou à sa droite ou à sa gauche ; frémissez de désespoir ou tressaillez de joie en entendant sortir de sa bouche une sentence de condamnation ou de salut , — et agissez aujourd'hui même comme vous voudriez

alors avoir agi ! et aujourd'hui même allez à ce Jésus qui est votre sauveur avant d'être votre juge, et qui est venu apporter la vie éternelle à tous ceux qui se retirent vers lui ! Amen.

Août 1840.